

# 1

Jacob marchait d'un pas alerte, les mains dans les poches, précédé par le nuage de buée qui s'échappait de sa bouche dans l'air glacial de cette soirée de décembre. Dans son sillage, son petit frère Ryan serrait contre lui la précieuse boîte d'œufs achetée à l'épicerie du quartier avec l'argent soustrait au porte-monnaie maternel.

— Primo, parce que ce vieux schnock est un *connard*, dit Jacob. Deuxio, parce que c'est un *connard raciste*. Tu te souviens du jour où il a hurlé sur les Nguyen en les traitant de faces de citron?

— Ouais, mais...

— Tertio, parce qu'il m'est passé devant quand on faisait la queue au supermarché et qu'il m'a insulté quand j'ai trouvé ça injuste. Tu t'en souviens, au moins?

— Bien sûr, mais...

— Quatrièmement, il a accroché plein d'affiches politiques ridicules dans son jardin. Et puis tu te rappelles le jour où il a aspergé Foster avec un tuyau d'arrosage parce qu'il avait osé traverser son jardin?

— D'accord, mais...

— Mais *quoi*?

Jacob pivota sur lui-même et fit face à son cadet.

— Mais s'il a un flingue?

— Il va tout de même pas tirer sur des gosses ! De toute façon, on sera barrés depuis longtemps quand ce vieux croulant aura compris de quoi il retourne.

— Si ça se trouve, il fait partie de la mafia.

— La mafia? Un type qui s'appelle Bascombe? Dans tes rêves! Encore, s'il s'appelait Garguglio ou Tartaglia. Non, c'est rien qu'un vieil emmerdeur et il mérite une bonne leçon.

Il posa soudain sur Ryan un regard soupçonneux.

— Tu vas pas te dégonfler, au moins?

— Non, non.

— OK, alors on y va.

Jacob s'engagea sur la 84<sup>e</sup> Avenue, puis il tourna à droite sur la 122<sup>e</sup> Rue d'un pas plus léger, à la façon d'un promeneur innocent. Cette rue d'un quartier résidentiel du Queens était bordée de pavillons aux façades couvertes de décorations de Noël.

Il ralentit encore et tendit le doigt en direction d'une maison.

— T'as vu? dit-il à son frère. C'est la seule à pas avoir de guirlandes lumineuses...

La maison se dressait à l'extrémité de la rue. À travers les branches des arbres dépouillés, les réverbères dessinaient des toiles d'araignées sur le sol gelé.

— On avance comme si de rien n'était. Tu soulèves le couvercle de la boîte, on balance les œufs sur sa bagnole et on se carapate jusqu'au coin de la rue.

— Il va savoir que c'est nous.

— Tu dérailles ou quoi? Il fait nuit, je te signale. En plus, tous les gamins du quartier le détestent. Les grandes personnes aussi. Ce type est détesté par tout le monde.

— Et s'il nous poursuit?

— Ce vieux croûton? Il se taperait une crise cardiaque en moins de deux, ricana Jacob. Avec le froid, les œufs vont geler d'un seul coup sur la carrosserie. Je te parie qu'il devra laver sa bagnole au moins dix fois pour s'en débarrasser.

Il suivit le trottoir jusqu'à la maison d'un pas prudent. La lueur bleutée qui filtrait de la baie vitrée lui indiqua que Bascombe regardait la télé.

— Attention, une bagnole! glissa-t-il à Ryan dans un murmure.

Les deux frères se tapirent derrière une haie au moment où un véhicule tournait au coin de la rue en illuminant le décor de ses phares. Jacob attendit que la voiture s'éloigne, le cœur battant.

— Peut-être qu'on ferait mieux de..., tenta Ryan.

— Tais-toi donc.

Jacob sortit de son abri. La rue était plus éclairée qu'il ne l'aurait souhaité, du fait des décorations de Noël installées sur les pelouses des pavillons voisins : des pères Noël lumineux, des rennes, des crèches. Au moins la maison de Bascombe était-elle plongée dans la pénombre.

Les deux enfants s'approchèrent lentement en veillant à se couler dans l'ombre des voitures rangées le long du trottoir. Celle de Bascombe, une Plymouth Fury verte de 1971 dont il cirait consciencieusement la carrosserie tous les dimanches, était garée dans l'allée du pavillon, le pare-chocs avant quasiment collé contre la façade. En s'avancant, Jacob distingua la silhouette du vieil homme dans un fauteuil, le visage tourné vers l'écran géant d'une télévision.

— Pas un bruit, il est là. Enfonce ton chapeau et mets ta capuche, sans oublier ton écharpe.

Les deux frères dissimulèrent leurs traits du mieux qu'ils le pouvaient et patientèrent dans une poche d'ombre, entre la voiture et un grand buisson. De longues minutes s'écoulèrent.

— J'ai froid, se plaignit Ryan.

— Tais-toi.

Jacob préférait attendre que le vieil homme quitte son fauteuil avant d'agir. Au moindre bruit, il suffisait que Bascombe tourne la tête pour les apercevoir.

— Il est capable de rester toute la soirée devant sa télé.

— *Tais-toi*, je te dis.

Le vieux schnock se leva enfin. Son visage barbu et sa silhouette frêle se découpèrent dans la lueur vacillante du téléviseur et il se dirigea vers la cuisine.

— On y va! décida Jacob en se précipitant vers la voiture, Ryan sur ses talons. Ouvre la boîte!

Ryan souleva le couvercle et Jacob prit un œuf. Son frère sembla hésiter. Un premier œuf s'écrasa sur le pare-brise avec un *pof* jouissif, suivi d'un autre, puis d'un troisième. Ryan se décida enfin à imiter son aîné. Six, sept, huit... Les deux frères achevèrent de vider le contenu de la boîte sur le pare-brise, le capot, le toit et les portières de la voiture en faisant tomber quelques-uns de leurs projectiles dans leur hâte.

— Nom d'un chien! rugit une voix.

Bascombe jaillit d'une petite porte et se rua dans leur direction, une batte de base-ball à la main.

Le cœur de Jacob fit un bond dans sa poitrine.

— Cours! cria-t-il à son frère.

Ryan lâcha la boîte d'œufs de saisissement, pivota sur lui-même, glissa sur une plaque de verglas et s'étala de tout son long.

— Merde! s'écria Jacob.

Il revint sur ses pas et agrippa le manteau de Ryan afin de l'aider à se relever, mais le vieil homme fondait sur eux, batte levée.

Les deux gamins traversèrent le jardin à toute allure et s'élancèrent dans la rue, poursuivis par Bascombe qui ne semblait pas le moins du monde décidé à avoir une crise cardiaque, au grand désarroi de Jacob. Il courait même très vite pour son âge, au point de gagner du terrain. Ryan se mit à pleurnicher.

— Sales gosses! hurla Bascombe. Je vais vous fracasser le crâne!

Jacob tourna en tête sur Hillside et les deux frères passèrent en flèche devant plusieurs magasins fermés avant de traverser un terrain de base-ball. Ce vieux saligaud de Bascombe refusait de lâcher prise et continuait de les invectiver, la batte au-dessus de sa tête.

Il donna enfin l'impression de s'essouffler et de céder du terrain. Jacob aperçut le grillage de l'ancienne concession

automobile où devaient commencer les travaux des nouveaux immeubles d'appartements le printemps suivant. Des gamins avaient découpé un trou dans la clôture quelque temps plus tôt. Il se faufila à travers l'ouverture, aussitôt imité par Ryan. Dans leur dos, Bascombe continuait de les menacer tout en perdant du terrain.

De l'autre côté de l'ancienne concession automobile se dressaient des bâtiments industriels désaffectés. Jacob aperçut un vieux garage dont la porte en bois défraîchie joutait une fenêtre cassée. Bascombe avait disparu. Peut-être avait-il renoncé à les poursuivre après s'être heurté au grillage? Jacob soupçonnait ce vieux croûton de ne pas se décourager aussi facilement. Le mieux était encore de trouver une cachette.

Il secoua la porte du garage, en vain. Il passa prudemment le bras à travers la vitre brisée, chercha à tâtons le verrou et le tourna. La porte s'ouvrit en grinçant.

Il pénétra à l'intérieur du garage et, une fois son frère à l'abri, referma la porte le plus silencieusement possible.

Les deux gamins attendirent dans l'obscurité, les poumons prêts à éclater, en s'efforçant de ne pas faire de bruit.

— Saloperie de gamins! hurla une voix dans le lointain. Je vous aurai!

Le garage était plongé dans la pénombre, la pièce semblait vide, à l'exception des éclats de verre qui jonchaient le sol. Jacob s'avança lentement en serrant dans la sienne la main de Ryan. Ils devaient se cacher, au cas où Bascombe aurait décidé de les poursuivre jusque-là. Ce vieux cinglé semblait bien décidé à leur casser la tête avec sa batte. Les yeux de Jacob finirent par s'accoutumer à l'obscurité et il crut deviner un épais tas de feuilles mortes dans un coin.

Il attira Ryan dans son sillage, s'allongea à même le sol et recouvrit leurs deux corps de feuilles.

Une minute s'écoula, puis une autre. Les cris de Bascombe avaient fini par s'éteindre. Jacob sentit renaître sa

confiance à mesure qu'il reprenait son souffle. Quelques instants plus tard, il laissa échapper un fou rire.

— On l'a quand même bien eu, le vieil abruti.

Ryan ne dit rien.

— T'as vu qu'il nous poursuivait en pyjama? Si ça se trouve, sa bite a gelé et elle est tombée.

— Tu crois qu'il nous a reconnus? s'inquiéta Ryan d'une voix tremblante.

— Avec nos chapeaux, nos foulards et nos capuches? Jamais de la vie.

Il émit un ricanement.

— Je te parie tout ce que tu veux que les œufs sont durs comme des cailloux à l'heure qu'il est.

Ryan eut un petit rire.

— *Saloperie de gamins, je vous aurai!* glapit-il en imitant la voix aiguë et l'accent de Queens du vieil homme.

Ils se relevèrent dans un éclat de rire en chassant les feuilles restées collées à leurs vêtements.

Jacob renifla bruyamment.

— T'as pété! accusa-t-il son frère.

— Non!

— Si!

— Je te dis que non. C'est celui qui dit qu'a fait!

Jacob huma l'air de la pièce.

— C'est pas une odeur de pet. C'est... dégueulasse.

— T'as raison, on dirait... je sais pas, comme une pou-belle moisie.

Jacob, dégoûté, recula dans le tas de feuilles et buta contre un objet dur. Il tendit la main de peur de perdre l'équilibre et ses doigts s'enfoncèrent dans les feuilles d'où s'échappaient des effluves nauséabonds. Il fit un bond en arrière tandis que son frère prononçait d'une voix effrayée:

— Regarde! On dirait... une *main!*

## 2

Le lieutenant Vincent D'Agosta, planté devant le garage de Kew Gardens dans le Queens, observait d'un air morose le ballet des équipes de la police scientifique, furieux de devoir travailler aussi tard à la veille d'un jour de repos. La présence du corps avait été signalée à 23h28. Deux minutes de plus et son collègue Parkhurst aurait été de corvée.

Il soupira, conscient d'être en charge d'une affaire peu banale. Le corps était celui d'une jeune femme décapitée. Il devinait déjà les gros titres de la presse populaire en se souvenant d'une célèbre une du *New York Post*: « Un corps sans tête dans un bar à strip-tease. »

Johnny Caruso, le responsable de l'identité judiciaire, quitta la scène de crime inondée par les projecteurs en glissant un iPad dans son sac.

— Alors? l'interrogea D'Agosta.

— Putains de feuilles. Allez trouver des cheveux ou des empreintes dans un merdier pareil. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Vous croyez que le coupable a fait exprès?

— Naaan! Il faudrait qu'il ait travaillé chez nous pour le savoir. Simple coïncidence.

— Aucune trace de la tête?

— Rien. La décapitation n'a pas eu lieu ici. Je n'ai pas retrouvé de sang sur place.

— Cause du décès?

— Balle en plein cœur. Un gros calibre, un projectile à grande vitesse qui a traversé le corps de part en part. On trouvera peut-être des fragments au niveau de la plaie, mais la balle a disparu. Elle n'a pas été tirée ici. Avec le froid qu'il fait, je dirais qu'on a déposé le corps il y a trois jours, peut-être quatre.

— Des traces d'agression sexuelle?

— Rien d'évident à première vue, il faudra attendre le rapport du légiste pour savoir si...

— Bien sûr, se hâta de l'interrompre D'Agosta. Aucune idée de l'identité de la victime?

— Rien. Pas de papiers, poches vides. Une femme blanche, environ un mètre soixante-cinq, la vingtaine, musclée et bronzée, vêtue d'un jean Dolce & Gabbana. Et vous avez remarqué ses baskets? Je viens de vérifier sur le Net. Des Louboutin qui vont chercher dans les 1 000 dollars.

D'Agosta émit un petit sifflement.

— Des baskets à 1 000 dollars? Nom de Dieu.

— Comme vous dites. Une fille friquée sans tête. Vous savez ce que ça signifie, lieutenant?

D'Agosta acquiesça. La presse ne tarderait pas à s'emparer de l'affaire. Comme par un fait exprès, une camionnette de la chaîne Fox 5 s'arrêta au même moment devant le garage, suivie d'une autre et d'un Uber transportant ce bon vieux Bryce Harriman du *Post*. Le journaliste descendit fièrement du véhicule, l'incarnation même du reporter vedette.

— Putain, grommela D'Agosta en prenant sa radio pour avertir le porte-parole du service.

Chang, posté au niveau des barrières de police, avait pris la situation en main et débitait le baratin de circonstance.

Caruso, feignant de ne rien remarquer, se tourna vers le lieutenant.

— On va tenter de l'identifier en consultant nos bases de données. Personnes disparues, empreintes digitales, tout le tintouin.

— Je doute que vous touchiez le jackpot.



— On ne sait jamais. Il peut s'agir d'une petite bourge toxico. Ou bien d'une pute de luxe. À ce stade, tout est possible.

D'Agosta hochà à nouveau la tête. Sa mauvaise humeur était en train de passer. Il tenait une enquête de premier plan. Une arme à double tranchant, bien sûr, mais il n'était pas homme à fuir les défis et l'enquête s'annonçait prometteuse. Pour autant que puisse l'être un crime aussi horrible. Pour qu'il décapite sa victime, l'assassin était un malade qu'il ne serait pas difficile d'identifier. Et s'il s'avérait que la victime était une fille de bonne famille, les gars du labo mettraient les bouchées doubles, ce qui n'était pas un luxe, connaissant la lenteur des services de police scientifique du NYPD.

Les types chargés de réunir des indices poursuivaient leur tâche. Vêtus de combinaisons blanches stériles, ils furetaient dans tous les coins, courbés en deux, tels des singes géants. Ils passaient les feuilles mortes au peigne fin, examinaient à la loupe le sol en ciment, les poignées de porte et les fenêtres, relevaient les empreintes sur les éclats de verre. Caruso était un as dans sa partie et ses équipes n'étaient pas de reste. Tout le monde flairait la grosse affaire et il n'était pas question de laisser passer la moindre piste, surtout après les récents scandales qui avaient entaché le travail des labos. Les deux gamins qui avaient trouvé le corps avaient été interrogés sur place avant d'être rendus à leurs parents. Ce soir-là, tout le monde opérait dans les règles de l'art.

— Bon courage, déclara D'Agosta en tapotant amicalement l'épaule de Caruso avant de s'éloigner.

Il décida de se réchauffer en longeant la clôture sur tout le pourtour de l'ancienne concession automobile afin de s'assurer qu'aucun point d'entrée n'avait été négligé par ses équipes. L'éclairage ambiant était suffisant autour du site, mais il préféra allumer sa torche électrique en s'éloignant des projecteurs rassemblés autour de la scène de crime de façon à fouiller les coins qui restaient dans

la pénombre. Il venait de dépasser un bâtiment situé sur l'arrière de la concession, près d'une montagne de voitures réduites en cubes, lorsqu'il aperçut une silhouette accroupie de l'autre côté de la clôture. À *l'intérieur* du site. Il ne pouvait s'agir de l'un de ses hommes, l'individu était grotesquement vêtu d'un épais blouson en duvet surmonté d'une capuche gigantesque.

— Hé, vous! se précipita D'Agosta, une main sur la crosse de son arme de service, l'autre brandissant la torche. Police! Relevez-vous, les mains en l'air!

La silhouette se déplia, bras levés, le visage dissimulé derrière la frange de fourrure de la capuche. L'inconnu se tourna dans sa direction et deux yeux brillants trouèrent la nuit.

D'Agosta, méfiant, dégaina son arme.

— Qu'est-ce que vous fichez ici? Vous n'avez pas vu que le lieu est sécurisé? Veuillez vous identifier.

— Mon cher Vincent, je vous invite à ranger cette arme.

Au son de la voix, D'Agosta rengaina son pistolet.

— Bon sang, Pendergast! Qu'est-ce que vous fichez ici? Vous savez bien que vous êtes censé vous présenter avant de pénétrer sur une scène de crime.

— Quitte à venir jusqu'ici, pourquoi me priver d'une entrée aussi théâtrale? Quelle chance pour moi de tomber sur vous!

— Tu parles d'une chance. J'aurais pu vous tirer une balle dans le cul, oui.

— Quelle charmante image! Vous ne laissez pas de me surprendre par la richesse de vos locutions pittoresques.

Les deux hommes s'observèrent quelques instants, puis D'Agosta retira son gant. Pendergast imita son exemple et D'Agosta le gratifia d'une chaleureuse poignée de main. Celle de Pendergast avait la froideur d'un bloc de marbre. L'inspecteur du FBI rabattit sa capuche en dévoilant son visage d'une pâleur extrême, ses cheveux d'un blond presque blanc tirés en arrière, ses yeux brillant d'un éclat argenté dans la pénombre.

— Vous dites que vous aviez besoin d'être là, remarqua D'Agosta. Vous êtes donc en mission?

— C'est le prix de mes péchés, en effet. J'ai bien peur que mes actions au sein du Bureau ne soient pas à leur zénith. Je suis... de quelle délicieuse expression usez-vous, déjà? Je suis « les deux pieds dans la merde ».

— Vous êtes vraiment dans la merde?

— Je suis réduit à y nager, sans la moindre rame.

D'Agosta secoua la tête.

— En quoi cette enquête concerne-t-elle les Fédéraux?

— L'un de mes supérieurs, le directeur adjoint Longstreet, a émis l'hypothèse que le corps avait été apporté jusqu'ici depuis le New Jersey. Auquel cas, les criminels auraient franchi une frontière entre deux États, ce qui autorise le Bureau à intervenir. Longstreet est convaincu que le crime organisé est mêlé à cette affaire.

— Le crime organisé? On n'a même pas fini de relever les indices. Et pourquoi le New Jersey? C'est quoi, cette histoire?

— Je suis entièrement d'accord avec vous, Vincent, je crains fort que tout cela relève de purs fantasmes, dans un but bien précis: celui de me donner une leçon. À ce stade, vous me voyez aussi heureux qu'un renard envoyé en punition dans un poulailler puisque la chance a voulu que vous soyez chargé de cette enquête. Tout comme lors de notre première rencontre au Muséum d'histoire naturelle.

D'Agosta laissa échapper un grognement. Tout en étant heureux de retrouver son ami, il voyait d'un mauvais œil l'intervention du FBI. En outre, Pendergast ne semblait pas vraiment dans son assiette, en dépit de sa volubilité inhabituelle. Il était d'une minceur squelettique et des poches noires lui cernaient les yeux.

— J'ai bien conscience de ne pas être le bienvenu, s'excusa Pendergast. Je m'efforcerai de ne pas piétiner vos plates-bandes.

— D'accord, mais vous connaissez les relations entre le NYPD et le FBI. Suivez-moi, je vais vous montrer

la scène de crime, car j'imagine que vous souhaitez examiner les lieux vous-même. J'en profiterai pour vous présenter à mes collègues.

— Je serai aux anges de parcourir les lieux une fois que les équipes de l'identité judiciaire auront terminé leur travail.

*Aux anges.* Il n'avait pas l'air aux anges du tout, oui. Il le serait encore moins lorsqu'il découvrirait un corps sans tête vieux de trois jours.

— Les points d'entrée et de sortie? demanda Pendergast en lui emboîtant le pas.

— Ça paraît clair. Le type possédait la clé de la barrière donnant sur l'arrière. Il est entré avec son véhicule, il a déposé le corps, et il est reparti.

Les deux hommes rejoignirent le garage à la porte béante et s'avancèrent à la lueur des projecteurs. Les hommes de l'identité judiciaire, leur tâche achevée, rangeaient leurs affaires.

— D'où proviennent donc toutes ces feuilles mortes? demanda Pendergast de façon anodine.

— À première vue, le corps a été dissimulé sur le plateau d'une camionnette sous un tas de feuilles mortes, le tout maintenu par une bâche. On a retrouvé celle-ci dans un coin du garage. Le corps et les feuilles mortes reposaient le long du mur du fond. On interroge actuellement les voisins dans l'espoir que l'un d'eux ait remarqué une camionnette, ou bien une voiture. Sans résultat pour le moment. Il faut dire que ça circule pas mal dans le coin, de jour comme de nuit.

D'Agosta présenta l'inspecteur Pendergast à ses enquêteurs ainsi qu'à Caruso, sans qu'ils cherchent à dissimuler leur déplaisir de voir le FBI s'intéresser à l'affaire. L'apparence de Pendergast, que l'on aurait dit tout droit rentré d'une expédition en Antarctique, ne jouait guère en sa faveur.

— C'est bon, on a terminé, réagit Caruso sans un regard pour Pendergast.

L'inspecteur pénétra dans le garage et se dirigea vers le corps, D'Agosta sur ses talons. Les feuilles mortes avaient été écartées et le cadavre reposait sur le dos. Une plaie béante s'ouvrait au niveau de la poitrine, provoquée par la balle de gros calibre qui avait traversé le corps de part en part. Le cœur avait explosé sous le choc. En dépit d'années d'expérience, D'Agosta n'arrivait pas à se consoler en se disant que la mort avait été instantanée. Comment ne pas se lamenter de voir périr une fille aussi jeune?

Il recula d'un pas afin de laisser le champ libre à Pendergast et constata avec surprise que ce dernier, contrairement à son habitude, ne s'attardait pas interminablement près de la morte, muni de la loupe, de la pince à épiler et des éprouvettes qui ne le quittaient jamais. L'inspecteur se contenta de tourner autour du cadavre sans véritable entrain, la tête légèrement penchée de côté. Il effectua quatre rondes consécutives, sans cacher son ennui, avant de retrouver D'Agosta.

— Alors? l'interrogea celui-ci.

— Quelle corvée, mon cher Vincent! En dehors de la décapitation elle-même, je ne vois rien dans ce meurtre qui mérite qu'on s'y intéresse.

Les deux hommes observèrent longuement la dépouille en silence, l'un à côté de l'autre. Soudain, D'Agosta crut percevoir un léger tressaillement chez son compagnon. Pendergast s'agenouilla aussitôt, sa loupe apparut dans sa main comme par enchantement, et il se pencha afin d'examiner le sol en ciment à une cinquantaine de centimètres du corps.

— Qu'y a-t-il?

L'inspecteur, sans répondre, étudiait un minuscule carré de ciment sale avec la perplexité d'un conservateur de musée face au sourire de *La Joconde*. Il s'approcha du corps en sortant une pince à épiler. Le visage à quelques centimètres du cou sectionné de la victime, l'œil collé à la loupe, il plongea les extrémités de la pince dans la plaie,

dont il tira un tube élastique qui devait être une veine. D'Agosta se força à ne pas détourner le regard. Pendergast découpa un morceau de veine et le déposa dans une éprouvette avant de répéter l'opération avec un autre vaisseau sanguin. Il poursuivit l'inspection de la plaie pendant plusieurs minutes en se servant abondamment de sa pince à épiler.

Lorsqu'il se releva, son visage ne respirait plus l'ennui.

— Qu'avez-vous découvert?

— Il semble que nous soyons en présence d'un véritable mystère, mon cher Vincent.

— C'est-à-dire?

— La tête a été sectionnée ici même, précisa-t-il en désignant le sol. Voyez-vous cette éraflure dans le ciment?

— C'est loin d'être la seule.

— Sans doute, mais un minuscule fragment de peau est resté accroché à celle-ci. L'assassin a pris grand soin de ne pas laisser de trace en sectionnant la tête, mais la tâche était ardue et un geste maladroit aura provoqué cette légère éraflure.

— Dans ce cas, comment expliquer l'absence de sang? Si la tête avait été coupée sur place, on aurait retrouvé des traces de sang.

— Tout simplement parce que la tête a été découpée plusieurs heures après que la victime a été abattue. Elle avait déjà perdu tout son sang ailleurs, ce qui n'a rien de surprenant étant donné la blessure provoquée par la balle.

— Vous parlez de plusieurs heures. Combien, à votre avis?

— À en juger par la rétractation des veines du cou, je dirais au moins vingt-quatre heures.

— Vous voulez dire que l'assassin est revenu *vingt-quatre heures* après son crime afin de décapiter sa victime?

— C'est fort possible. L'autre solution serait que nous soyons en présence de deux individus différents, liés ou non par des intérêts communs.

- Vous parlez de *deux* coupables?
- Le premier aura tué sa proie avant de l'abandonner tandis que le second lui aura coupé la tête.

### 3

Le lieutenant D'Agosta s'immobilisa devant l'entrée de la vieille demeure du 891 Riverside Drive. Au contraire des bâtisses voisines, qui arboraient des décorations de Noël, le domicile de l'inspecteur Pendergast paraissait désert. Un pâle soleil hivernal peinait à percer la fine couverture nuageuse, baignant les eaux de l'Hudson dans une lumière laiteuse, au-delà des arbres bordant le West Side Highway. Tout respirait la tristesse en cette déprimante matinée de décembre.

Le policier poussa un soupir et frappa à la porte. Proctor, le mystérieux chauffeur et homme à tout faire de Pendergast, ouvrit avec une rapidité surprenante. D'Agosta tiqua en le voyant aussi maigre, lui qu'il avait toujours connu musclé, voire imposant. Les traits aussi impénétrables qu'à son habitude, il affichait sa décontraction en portant un polo Lacoste et un pantalon sombre, alors qu'il était en service.

— Euh... bonjour, monsieur Proctor, fit D'Agosta qui n'avait jamais su comment il devait s'adresser à lui. Je souhaiterais voir l'inspecteur.

— Il est dans la bibliothèque, suivez-moi.

Proctor se trompait, car Pendergast se matérialisa sur le seuil de la salle à manger, vêtu de son sempiternel costume noir.

— Posez donc votre manteau sur cette chaise, suggérait-il à son hôte.